

## ÉDITORIAL

Par-delà le phénomène de mode consistant à redécouvrir, regretter, voire se ressourcer dans les images, les sons et les mots des années quatre-vingt, une réflexion critique, distancée s'impose de plus en plus, qui puisse contribuer à dresser le bilan d'une décennie riche en événements politiques, culturels et en coups médiatiques, mais qui n'est pas sans marquer le champ littéraire français, et ce, dans un contexte de plus en plus mondialisé.

Certes, ces années quatre-vingt seront fortement marquées par les deux septennats mitterradiens que des slogans, tant politiques que culturels, voire aux accents poétiques, ont fini par assurer : « La force tranquille » et « Changer la vie ».

L'arrivée de la gauche au pouvoir, dont l'action intermittente, à la faveur des cohabitations, se signalera par des va-et-vient idéologiques et programmatiques avant de s'assagir et d'acter les changements des modèles sous lesquels nous avons vécu des décennies durant, est loin d'être le seul épiphénomène de cette époque.

En effet, à un moment de notre histoire où l'Est communiste résiste, voire se raidit sous la menace d'un Pape venu d'ailleurs, que la détente connaît des hauts et des bas sous Reagan et Thatcher ; que le chômage grimpe et que la croissance économique patine ou ne convainc pas, que les idéologies et les « métarécits » sont en panne alors que l'individualisme, si bien brossé dans *L'Ère du vide*, s'affiche de plus en plus et préfigure l'avènement de la génération yuppie et du néo-libéralisme des années quatre-vingt-dix, plusieurs balises culturelles viennent opérer une rupture que le recul et la réflexion permettront de mieux mettre en lumière et qui constituent autant d'axes d'approche de cette décennie inoubliable.

Rappelons-le, cette période charnière assiste, sur le plan littéraire, au retour d'une intentionnalité référentielle et, si ce n'est de l'auteur, au moins de sa figure, notamment chez des Nouveaux Romanciers convertis, ainsi qu'à l'émergence de nouveaux écrivains et textes, notamment chez Minuit, qui marquent définitivement le

champ littéraire : *La Salle de bain* (1985), *Le Méridien de Greenwich* (1979) ; tout comme à l'essor de l'autofiction et à la prise en compte et évolution théoriques et taxinomiques des Littératures Francophones.

Inconsciente des mutations qui couvent (chute du Mur et effondrement des grands systèmes économiques et de pensée), elle ignore tout encore des progrès technologiques qui devaient bouleverser le monde, - internet en tête -, et des pragmatismes économiques et financiers qui devaient s'imposer plus tard à une Europe élargie et unifiée (uniformisée?) par la monnaie. Une décennie (in)tranquille en somme.

Les différentes contributions de ce numéro ont tâché de répondre, chacune à sa façon, aux différentes questions posées par cette décennie (in)tranquille à plus d'un titre. Et, d'entrée de jeu, Joëlle Gleize dresse un bilan généraliste du contexte scriptural de charnière dans lequel advient la littérature française des années quatre-vingt, marquée par des mutations esthétiques subtiles et plurielles à charge d'écrivains emblématiques, dont les autres contributions ont développé les contours.

C'est le cas, d'une part, du renouveau romanesque de Minuit (Echenoz, Chevillard, Toussaint, Gailly, etc.) dont la réception critique est largement évoquée dans ses tenants et aboutissants esthétiques par Dominique Faria. Par ailleurs, Jia Zhao analyse les processus ironiques chez ces mêmes auteurs, et notamment chez Jean Echenoz, dont le roman *Le Méridien Greenwich* fait l'objet d'une approche critique comparée de la part d'Anne-Marie Macé. À cet égard, José Domingues de Almeida souligne la *belgité* à peine perceptible, mais à l'inscription identitaire efficace, du roman-culte de Jean-Philippe Toussaint, *La Salle de bain*.

D'autre part, la mouvance autofictionnelle qui émerge fortement pendant cette décennie, et bien au-delà, trouve également de solides et originales approches. Noémie Christen revient sur le contexte autobiographique et la caractérisation critique de l'œuvre incontournable et *anthume* d'Hervé Guibert, dont l'écriture intime trouve un puissant corollaire et relai romanesque chez Annie Ernaux, que Francisca Romeral passe en revue.

Mais l'autofiction n'est pas l'apanage de la littérature hexagonale. Elle s'invite également dans les littératures *francophones* ; un concept tant politique que littéraire

dont les années quatre-vingt actent définitivement l'existence et projettent les enjeux, comme le rappelle Maria Hermínia Amado dans un exhaustif tour d'horizon. C'est le cas des jeux parodiques chez l'écrivain belge, Jean Muno, qu'Isabelle Moreels décrit à l'heure de la *belgitude*.

Enfin, et puisque la littérature n'est pas que roman, la poésie n'est pas en reste dans cette livraison. Bien au contraire, Ana Paula Coutinho se propose d'interroger ses mutations et ses inquiétudes perçues à partir de cette décennie sous forme d'inflexions, mais aussi de convergences.

Il ressort de ce numéro thématique que les années quatre-vingt, notamment pour ce qui est de la production littéraire en français, continue d'exercer leur fascination, voire leur tutelle, sur la contemporanéité de l'écriture et de la lecture. Nous en serions à la fois redevables et foncièrement attachés. En tous cas, nous en sommes les héritiers, directs et (in)tranquilles.

*Ana Paula Coutinho*

*Maria de Fátima Outeirinho*

*José Domingues de Almeida*